

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DES ETUDIANS.

## Feuilleton des Annonces.

SAMEDI, 27 FEVRIER 1841.

**CONDITIONS.** — Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et demi (trois de pour non inclus), payables 1/4 au bout de chaque mois. Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

**DES RECHERCHES** ayant été faites avec l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat pour les Colonies, par les amis de Mr. PATRICK DE LAMOUREUX, que l'on suppose avoir perdu la vie durant les insurrections en Canada pour information relative à l'état de ses affaires, on prie toute personne qui pourrait posséder quelque information à ce sujet, de vouloir bien les communiquer à ce Bureau, pour les transmettre aux parties qu'elles concernent.

Par Ordre de T. C. MURDOCH,  
Secrétaire en Chef.  
Maison du Gouvernement,  
Montréal, le 16 Janvier 1841.

A être publié dans la Gazette Officielle et autres journaux, durant l'espace de deux semaines.

QUEBEC, 18 JANVIER 1841.

**AVANT** plus à SON EXCELLENCE le GOUVERNEUR GENERAL, s'autorisant et soussigné en sa qualité d'Assistant Secrétaire Civil, a remettre ceux des *Scripts* préparés par ordre du ci-devant Bureau pour les réclamations des Militiens qui n'ont pas encore été retirés.

Avis public est, en conséquence donné par ces présentes, que l'émission des dits *Scripts*, aura lieu le Vendredi et le Samedi de chaque semaine, entre dix heures du matin et quatre heures de l'après-midi, d'ici au premier jour d'avril prochain seulement, au Bureau du sousigné dans les départemens d'arrondissement occupés par le dit Bureau.

Des procurations pour les cas en question, et les pièces d'appui d'icelles, semblables à celles d'ordinaire, reçues par le dit Bureau, continueront d'être reçues par le sousigné, qui pour ceux des dits cas où le milicien est décédé, suivra quant à ses représentans, la règle publiée le 24 août 1840.

Il est particulièrement recommandé de faire mention dans les Procurations, du nom du Capitaine, sous lequel chaque milicien a servi.

La substitution des pouvoirs du Procureur en faveur de toute autre personne, ne sera pas reconnue.

Il ne sera reçu aucune procuration de date antérieure au 1<sup>er</sup> septembre 1838, qui est celle de la proclamation. Le Soussigné croit devoir déclarer ici qu'il n'est autorisé que pour les fins mentionnées ci-dessus, et nullement à reprendre l'examen des cas non reconnus et pour lesquels des *Scripts* n'ont pas été préparés, non plus qu'à entretenir des correspondances relatives.

La liste No. 4, et dernière des cas reconnus par le dit Bureau, portant date du 31 décembre 1840, devra paraître dans la Gazette Officielle de Jeudi prochain, le 21<sup>er</sup> du courant.

Des copies séparées de la dite liste, ainsi que de la présente notice, seront au besoin, aux Messieurs du Clergé et à d'autres personnes influentes dans la province, qui toutes sont par ces présentes respectueusement priées de vouloir bien, par tels moyens qu'elles jugeront convenables d'adopter, en faire connaître publiquement le contenu dans le lieu de leur résidence.

JEAN L'ANGEVIN,  
Assistant Secrétaire Civil.

Une insertion dans chacun des Journaux publiés en français, dans lesquels se publient des annonces.

## Assemblée des Aubergistes.

A UNE ASSEMBLEE des Aubergistes Licenciés de Québec et de ses environs, convoquée par avis public le 22<sup>e</sup> jour de Janvier, et tenue au Palais de Justice de Québec, à la fin de former une Société de Protection et de Bienveillance, les résolutions suivantes furent adoptées à l'unanimité.

Resolu. 1<sup>er</sup> — Que les Aubergistes Licenciés de Québec se forment en une Société sous la dénomination de

“La Société de Protection et de Bienveillance des Aubergistes Licenciés de Québec.”

2<sup>e</sup> — Que les Aubergistes Licenciés de Québec maintenant présents ont bon jour contribué leur portion d'argent exigée par les autorités du pays, comme Taxe, pour leur permettre d'exercer leur commerce et qu'ils n'ont pas été suffisamment protégés contre les commerçans non licenciés.

3<sup>e</sup> — Que les Aubergistes Licenciés de Québec maintenant présents aient tous leurs confères à unir à eux pour effectuer l'objet de cette assemblée.

4<sup>e</sup> — Que cette assemblée procède maintenant à nommer un Président, deux Vice-Présidents, un Trésorier et un Secrétaire, et qu'il soit nommé un comité de douze membres pour mettre à effet ces résolutions, et dresser les Règles et Réglements de “La Société de Protection et de Bienveillance des Aubergistes Licenciés de Québec” et que les Aubergistes maintenant présents souscrivent leurs noms comme membres de cette société.

5<sup>e</sup> — Que les Résolutions précédentes soient publiées dans les Journaux Publics de Québec.

L'Assemblée procéda alors à la nomination des officiers pour l'année qui suit, et les personnes suivantes furent élues à l'unanimité.

Alex. McClean, Président.

Thos. Holdsworth, Vice-Présidents,

John Lill,

Pierre Bourré, } Trésoriers,

Thos. Murphy, }

William Scott, Secrétaire.

### COMITE DE REGIE.

John Wilson,

Henry Gervais,

John Johnston,

James Blanchard,

John Colfer,

John Vanderheyden,

James Sampson,

Joseph Stoppelben,

John Selby,

Jean-Bapt. Beaulieu,

John McAllister,

John Tammons.

Il fut alors résolu que les meilleurs remerciemens de cette assemblée soient présentés à Mr. Beauchamp et à MM. PERRAULT & SCOTT pour avoir généreusement donné à la Société l'usage du Palais de Justice en cette occasion.

Et aussi, que les remerciemens de cette assemblée sont dus à M. McClean pour sa conduite habile au fauteuil.

Par Ordre,  
WILLIAM SCOTT,  
Secrétaire.

Québec, 23<sup>e</sup> Janvier, 1841.

*LIVRES, PAPETERIES, &c.*

A VENDRE au magasin de  
cette imprimerie: livres  
et autres effets suivans:—

**Superbe Neuvaine  
de St. François  
Xavier, dorée, et  
autre inférieure,**

Histoire du Canada, 1<sup>o</sup> & 2<sup>o</sup>

do do 3<sup>o</sup>

do do 4<sup>o</sup>

do de France,

do Romaine,

do Ancienne,

do Sainte,

Cours d'Education,

Grammaire de Lhomond,

Instructions Jeunes Gens,

Cantiques des Missions,

Cantiques de Marseilles,

Testament double,

do simple, nouveau,

do do ancien,

Journée du Chrétien, dorée,

do do non dorée,

Semaine Sainte,

Livre de Vie,

Pensez-y-bien,

Tableau de la Messe,

Livre des enfans,

Paroissien,

Visites au St. Sacrement,

Alphabet double,

do do latin,

Grand Catechisme, Petit do,

Modern Geography,

Pinnock's History of Engl.

Carpenter's Spellings,

Table Books,

Picture Books,

Murray's First Book,

Perrin's Vocabulary,

Murray's Grammar,

do's Spellings,

Mavor's do,

Infants' Primer, &c.

Poor man's Manual,

Johnson's Dictionary,

Common Prayer,

Path to Paradise,

Papier à lettre, foolscap,  
pott, plumes, encre noire et  
rouge, canifs, crayons, livres  
de compte, ardoises, cire à  
cacheter, oublies, **BLANCS**  
d'Avocats, Ecriteaux, &c.

Quebec, 16 Janvier, 1841.

A vendre à cette imprimerie le Calendrier pour

**1841.**

On demande à cette imprimerie un jeune homme  
bonnet et vigilant pour porter le journal et autres  
papiers.

# JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PAIX :

(PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1<sup>re</sup>. ANNÉE.]

Samedi, 27 Février 1841.

[No. 12.]

SOMMAIRE.—Poésie : *Le malheur*.—*L'apprenti, fin*.—*L'hiver*.—*Argument contre l'Instruction du Peuple*.—*Pensées détachées de Plutarque sur le contentement de l'esprit*.—*Amitié dans le mariage*.—*Faits divers*.

## POÉSIE.

### LE MALHEUR.

SUIVI du Suicide impie  
A travers les pâles cités,  
Le Malheur rôde, il nous épie  
Près de nos seuils épouvantés.  
Alors, il demande sa proie ;  
La jeunesse, au sein de la joie,  
L'entend, soupire, et se flérit ;  
Comme au temps où la feuille tombe,  
Le vieillard descend dans la tombe  
Privé du feu qui le nourrit.  
Où fuir ?—Sur le seuil de ma porte  
Le Malheur, un jour, s'est assis ;  
Et depuis ce jour, je l'emporte  
A travers mes jours obscurcis.  
Au soleil et dans les ténèbres,  
En tous lieux, ses ailes funèbres  
Me couvrent comme un noir manteau ;  
De mes douleurs ses bras avides  
M'enlacent ; et ses mains livides  
Sur mon cœur tiennent le couteau.  
J'ai jeté ma vie aux délices,  
Je souris à la volupté ;  
Et les insensés, mes complices,  
Admirent ma félicité.  
Moi-même, crédule à ma joie,  
J'enivre mon cœur, je me noie  
Aux torrents d'un riant orgueil ;  
Mais le Malheur devant ma face  
A passé ; le rire s'efface,  
Et mon front a repris son deuil.  
En vain je redemande aux fêtes  
Leurs premiers éblouissements,  
De mon cœur les molles défaïtes  
Et les vagues enchanterments ;  
Le spectre se mêle à la danse ;  
Retombant avec la cadence,

Il tache le sol de ses pleurs,  
Et, de mes yeux trompant l'attente,  
Passe sa tête dégoûtante  
Parmi des fronts ornés de fleurs.

Il me parle dans le silence,  
Et mes nuits entendent sa voix ;  
Dans les arbres il se balance  
Quand je cherche la paix des bois  
Près de mon oreille il soupire,  
On dirait qu'un mortel expire :  
Mon cœur se serre épouvanté :  
Vers les astres mon œil se lève,  
Mais il y voit pendre le glaive  
De l'antique fatalité.

Sur mes mains, ma tête penchée  
Croit trouver l'innocent sommeil ;  
Mais hélas ! elle m'est cachée  
Sa fleur au calice vermeil !  
La douce absence de la vie,  
Ce bain qui rafraîchit les jours ;  
Cette mort de l'âme affligée  
Chaque nuit à tous partagée,  
Le sommeil m'a fui pour toujours.

Ah ! puisqu'une éternelle veille  
Brûle mes yeux toujours ouverts :  
"Viens, ô Gloire ! ai-je dit, réveille  
"Ma sombre vie au bruit des vers.  
"Fais qu'au moins mon pied périssable  
"Laisse une empreinte sur le sable."  
La Gloire a dit : "Fils de douleur,  
"Où veux-tu que je te conduise ?  
"Tremble, si je t'immortalise :  
"J'immortalise le malheur."

Malheur ! Oh quel jour favorable  
De ta rage sera vainqueur ?  
Quelle main forte et secourable  
Pourra t'arracher de mon cœur,  
Et, dans cette fournaise ardente  
Pour moi noblement imprudente  
N'hésitant pas à se plonger,  
Oscra chercher dans la flamme ;  
Avec force y saisir mon âme,  
Et l'emporter loin du danger ?

Le comte ALFRED DE VIGNY.

## L'APPRENTI.

FIN.

Plusieurs années s'écoulèrent encore sans que la situation de Frédéric subît de graves modifications. Son intelligence, qu'il avait continué à appliquer, soit à des études d'art, soit à des travaux plus sérieux, avait pris un développement remarquable ; et notre petit ouvrier, qui, sept ans auparavant, ne connaissait pas une lettre, était maintenant cité comme un des jeunes gens de son âge le plus profondément instruits.

Chaque jour M. Kartmann se félicitait davantage de l'avoir attaché à sa maison ; jamais les fonctions qu'il remplissait ne l'avaient été avec autant de probité et de dévouement ; aussi ne voyait-il pas seulement en lui un simple commis ; c'était un ami de la famille, c'était le compagnon le plus cher de ses fils, leur digne émule. Les événements qui nous restent à raconter vinrent encore fortifier cette confiance et cette affection, en montrant jusqu'à quel point elles étaient méritées.

Depuis plusieurs mois M. Kartmann paraissait triste, préoccupé, et Frédéric, entre les mains duquel passaient tous les comptes de la maison, commençait à apercevoir un certain embarras financier dans les affaires de son chef. Bientôt les confidences de celui-ci, les expressions d'inquiétudes qui lui échappaient, les nombreuses réclamations de ses bailleurs de fonds achevèrent d'éclairer Frédéric, et de le convaincre qu'il ne s'agissait point seulement d'une gêne momentanée, mais d'une de ces crises commerciales qui ébranlent les fortunes les plus solides. Le moment ne tarda pas à venir où M. Kartmann lui-même leva ses derniers doutes.

Il entra un jour, à l'heure du diner, encore plus accablé que de coutume. Quand le repas fut achevé, il pria son fils aîné et Frédéric de passer avec lui dans son cabinet.

— Avant deux mois, leur dit-il, cet établissement ne m'appartiendra plus. Après sa vente, il me restera encore de quoi satisfaire à mes engagements ; si j'attendais plus long-temps, mes créances ne tarderaient pas à dépasser mes valeurs. Les nouvelles machines de M. Zinberger m'ont complètement ruiné ; ses produits, plus beaux et d'un prix moins élevé que les miens, sont les seuls qui se vendent maintenant. Pendant quelque temps j'ai soutenu la concurrence, quelque ruineuse qu'elle fût pour moi, car j'espérais toujours faire subir des modifications heureuses à ma machine ; mais toutes mes tentatives à cet égard ont été vaines : une lutte plus longue devient impossible. Aussitôt donc que mes livres seront en règle, j'annoncerai la mise en vente de cette manufacture. Il m'est affreux, sans doute, après tant d'années de travail, de voir

s'évanouir tous les rêves d'aisance que j'avais formés pour mes enfants, mais, au milieu de tant d'espérances détruites, je me sens le cœur moins brisé quand je me répète que toutes mes dettes seront acquittées, et que ma famille et moi aurons seuls à souffrir de ce désastre.

Quant à toi, Frédéric, ajouta-t-il en tendant la main au jeune homme, tu ne cessera point, je l'espère, d'être notre ami ; mais, tu le vois, il faut que nous nous séparions. Je ne suis point inquiet de ton avenir, car avec tes talents les emplois ne te manqueront pas, seulement cette séparation est un chagrin de plus pour moi qui m'étais habitué à te considérer comme un troisième fils.

— Je vous quitterai, monsieur, dit Frédéric d'une voix triste mais ferme, quand je serai vaincu que je vous suis inutile ; mais j'espère que ce jour n'arrivera pas sitôt. Songeons à vous, monsieur : peut-être le danger qui vous menace n'est-il point aussi imminent que vous le supposez. Ma jeunesse me rend encore bien inexpérimenté dans les affaires ; cependant, si j'osais vous donner un conseil, je vous dirais de ne point trop vous hâter dans vos déterminations, car pour qui-conque regarde long-temps et attentivement, le remède est bien souvent à côté du mal.

— Je crois qu'il n'y en a aucun pour moi, reprit M. Kartmann en secouant tristement la tête ; tous deux, du reste, vous jugerez mieux cette question quand vous aurez vu mes livres particuliers ; eux seuls peuvent constater ma position. Et il les ouvrit devant eux.

Frédéric les parcourut avec distraction. La question ne pouvait plus être dans une erreur de chiffres ; il connaissait la grande cause du mal, et songeait déjà aux moyens de le réparer.

Rentré dans sa chambre après avoir pris congé de M. Kartmann, il se jeta tout égaré sur un fauteuil. Dans quinze jours répétait-il, tous les comptes de la maison seront en règle et cet établissement en vente. Quinze jours, mon Dieu ! rien que quinze jours ! Comment, dans un temps si court, résoudre un tel problème, perfectionner des machines de manière à rendre la fabrication moins coûteuse et les produits plus parfaits ? O mon Dieu ! ne m'abandonnez pas, car vous savez seul tout ce que je dois à cet homme que je veux sauver.

Autant par goût que par nécessité de position, la mécanique était de toutes les sciences positives celle dont Frédéric s'était le plus occupé ; il avait même dans cette partie des connaissances approfondies : mais la tâche qu'il s'imposait ne demandait-elle que de la science ? il fallait trouver ce que le hasard seul peut-être avait fait rencontrer à un autre, s'épuiser dans des combinaisons qui pourraient bien le ramener simplement au point de départ ! Mais qu'importent au courageux jeune homme ces chances de défaite ? il

veut sauver un homme, et il marche avec ardeur vers son but ; et il repousse tous les doutes, toutes les craintes, comme de mauvaises pensées ; et il se sent fort, car il sait ce que peut la volonté contre les obstacles.

Dix nuit se passèrent dans un travail continu : nuit d'angoisse et de fièvre, pendant lesquelles Frédéric vit s'évanouir plus de vingt fois la solution du problème qu'il se croyait sur le point de saisir ; cependant tant d'efforts infructueux, tant de cruelles déceptions n'amenèrent point le découragement. Il ne lui restait plus que quelques jours ; mais, jusqu'à la dernière heure, il voulait espérer, car il puisait ses forces dans cette vertueuse confiance.

Enfin, que vous dirai-je ? il n'y a que les mauvais sentiments qui soient stériles ; les sentiments généreux portent toujours leurs fruits et la reconnaissance donna du génie à Frédéric. Ce moyen dans la recherche duquel tant d'autres avaient échoué, il le trouva ! à peine osait-il croire lui-même à sa découverte. Il parcourait avec une sorte d'égarément les lignes tracées devant lui ; son calme, sa raison, qui ne l'avaient point abandonné au milieu de tant de recherches impuissantes, lui faisaient saute au moment de la joie. Il pressait avec une sorte de folie ses papiers contre sa poitrine ; il croyait parfois que tout son bonheur n'était qu'une illusion que l'examen d'un autre truerait ; et il ne pouvait se lever de sa chaise, il n'osait quitter sa chambre, et aller demander s'il s'était trompé.

Une partie de la nuit se passa dans ce doute affreux de lui-même ; enfin, quand le jour arriva, il voulut avoir le dernier mot sur ses espérances, et il s'élança vers la chambre de M. Kartmann.

—Tenez, dit-il en s'avançant vers le lit de son chef et lui présentant son travail, voyez ce plan de machine, et dites-moi si c'est seulement un rêve que j'ai fait !

Puis il tomba épuisé sur un siège, dans une horrible angoisse d'attente et d'espoir.

A mesure que M. Kartmann examinait les papiers, sa figure devenait plus pâle, ses mains plus tremblantes : on sentait dans tous ses traits cette contraction qui indique le passage d'une grande souffrance à un bonheur inespéré. Quand il eut parcouru toutes les pièces, il tourna vers Frédéric des regards humides.

—Non, ce n'est point un rêve que tu as fait, lui dit-il ; c'est une œuvre de génie, et mieux que cela, une œuvre qui sauve une famille de la misère ! C'est une grande leçon que tu as donnée aux enfants du peuple, Frédéric ; tu as montré ce que peut la volonté aidée du dévouement.

Et, découvrant sa tête blanche, dans un de ces sublimes mouvements d'enthousiasme que l'attentivement donne parfois aux hommes les plus calmes :

—Je te salue, ajouta-t-il, enfant du pauvre ; sois béni, et accepte-moi pour père, toi qui m'as sauvé comme aurait pu le faire un fils !

#### CONCLUSION.

La maison Kartmann est aujourd'hui une des maisons les plus florissantes de Mulhouse. Toute sa prospérité est due à la découverte de Frédéric et aux soins actifs qu'il continue de donner à l'établissement : ses spéculations, jusqu'à ce jour, n'ont cessé de prouver son habileté et la sûreté de son jugement. M. Kartmann, dont il est devenu le gendre, a pour lui une confiance sans bornes.

Un seul chagrin est venu traverser son bonheur. Depuis le départ de son frère, il avait inutilement cherché à connaître son sort, lorsqu'à l'époque de son mariage un article de journal vint lui donner le premier et le dernier mot sur cette existence qu'il avait vue avec tant de douleur séparée de la sienne. On y disait que la diligence de Francfort à Paris avait été attaquée par une bande de voleurs ; les voyageurs s'étaient courageusement défendus, et plusieurs bandits avaient été blessés à mort : on donnait leurs noms, parmi lesquels figurait celui de François Kosmann. Frédéric ne put retenir une cuisante larme au souvenir de cet être qui était parti du même point que lui, que la même main mourante avait béni, et qui, par sa faute, s'était fait une destinée si différente de la sienne.



#### L'HIVER.

##### LA CHARITÉ DANS L'HIVER.

Quelle différence profonde dans la figure de l'hiver selon le point de vue auquel on se place ! Le considère-t-on chez les riches, voilà la saison de la magnificence et de la joie ; le considère-t-on chez les pauvres, c'est la saison de l'affliction et de la misère. Ici la puissance de l'homme éclate dans toute sa force et dompte la nature ; là elle succombe, et la nature exerce en liberté ses rigueurs. D'un côté, l'hiver est le plus beau temps de l'année ; de l'autre il est le plus dur. Terrible épreuve qui revient tous les ans partager les hommes en deux troupes, l'une pleine de gaieté, l'autre de souffrance.

L'art avec lequel l'homme a su déranger la nature et métamorphoser l'hiver est une des choses qui doivent le plus nous enorgueillir, en nous révélant, par les traits les plus frappants, la grandeur de notre espèce. Transportons-nous dans une riche demeure ; c'est comme un paradis sur la terre. La plus douce température y règne, et ne varie jamais ; elle n'est à la merci ni du vent ni des nuages ; le froid des matins, ni les ardeurs du soleil à l'heure de midi, ne se font jamais sentir ; c'est à tous les instants l'agréable tiédeur d'un beau printemps. La nuit est pour ainsi dire inconnue dans ce lieu et si on lui permet d'y prendre place pour présider au temps du repos, c'est à l'heure qu'on veut, et en la modérant comme on veut par de douces clartés :

et même le plus souvent l'ordre naturel est interverti, et au temps où la nature fait la nuit l'homme fait le jour. Les flambeaux dont il se sert, moins éblouissants que le soleil, ne fatiguent point la vue comme ce brillant foyer, et produisent une décoration plus variée et plus réjouissante ; ce sont d'étoilées étoiles associées de toutes sortes de façons, formant des bouquets, des couronnes, des guirlandes, et jetant même, si cela convient, des couleurs différentes artistement combinées. La verdure émaillée des prairies est remplacée par des tapis infiniment plus riches et qui ne se fêtrissent point sous le pied qui les foule ; le mouvement et la beauté du feuillage sont compensés par les plus et les endoyantes courbures des étoffes et des tentures drapées avec grâce. Veut-on des fleurs, elles paraissent ; les plus précieux arbustes, chargés de cette parure dont la nature se l'orne qu'au printemps, forment autour des appartements une délicieuse ceinture ; les bouquets abondent, soit qu'on les ait élégamment disposés çà et là, soit qu'on les ait engagés dans les toilettes en les appliquant à l'enrichissement des robes et des coiffures. Regrette-t-on les points de vue variés et les grands horizons, les peintres sont là qui, avec la magie de leurs pinceaux, parent à volonté les murailles, et permettent aux regards trompés par la perspective de se perdre au-delà dans toutes les profondeurs qu'ils désirent ; tantôt, comme dans les arabesques, c'est d'une nature nouvelle toute de caprice et d'imagination qu'ils nous donnent le spectacle : tantôt c'est la réalité elle-même qu'ils reproduisent, nous donnant vue sur les plus admirables paysages de la terre, et choisissant dans toutes les parties du monde, ou même dans les scènes des temps passés, pour traduire devant nous ce qui s'y trouve de plus digne de notre attention. A-t-on souvenir des eaux et de leurs doux reflets, les glaces, comme de merveilleux bassins enfermés dans un rivage d'or, nous les restituent, et doublent, par les images qu'elles créent, l'espace et ses splendeurs. Enfin, rien ne manque. S'il fallait parler avec ordre des festins, on ne finirait pas. L'hiver réunit tous les fruits comme il réunit toutes les fleurs ; il est la saison de Comus comme l'été est la saison de Cérès, mais sa corne d'abondance est bien plus riche, et tous les biens du monde en découlent. Les anciens avaient l'habitude de représenter l'hiver sous la figure d'un vieillard morose, chargé d'épais et disgracieux vêtements, et coulant silencieusement, devant un maigre brasier, ses doigts transis : c'était l'hiver de la nature qu'ils voulaient sans doute désigner. Si l'on voulait peindre l'hiver civilisé, ce serait un tout autre symbole qu'il faudrait prendre, et il y aurait de quoi exercer le génie du peintre qui, pour achever dignement cette figure, devrait y concentrer, non seulement tous les attributs des autres saisons avec tout ce qui indique la joie et l'opulence, mais encore toutes les marques du génie et de la puissance de l'homme.

Supposons que nous ne fussions jamais sortis de ce monde artificiel que nous venons de décrire, et que nous n'en connussions point d'autre ; entr'ouvrons maintenant la porte, et faisons un seul pas au dehors. Quel saisissement ! Ne croirait-on pas être tombé d'une terre de bénédiction sur une

terre maudite ? Un suaire funèbre est étendu sur la terre. Tout semble mort. Le froid, la tristesse, le silence régissent en souverains comme si la fin du monde était venue. A peine le sifflement sévère de la bise se fait-il entendre par intervalles pour montrer que la création n'est pas encore tout entière glacée et privée de mouvement. Les eaux sont pétrifiées, et le soleil, noyé dans un brouillard informe et semblable au chaos, remplacé par une lueur terne et livide, semble dissous pour toujours. La nature elle-même semble avoir eu pitié. Elle a pris des précautions infinies pour soustraire à cette crise fatale tout ce qui a vie. Elle envoie sur les plantes une léthargie bienveillante durant laquelle elles paraissent comme mortes, et ne sont plus susceptibles d'éprouver aucun mal. Chez les unes, le principe vital n'existe plus que dans les racines ; chez les autres, il n'existe plus que dans les graines ou dans les bourgeons ; chez toutes, il est soigneusement enveloppé et garanti contre les pernicieuses influences de l'extérieur. La vigilance de la nature s'étend de la même manière sur les animaux ; les plus délicats, avertis à temps, partent de compagnie pour des climats plus doux, et se mettent à l'abri de l'hiver en allant trouver le printemps ; d'autres, trop lents pour s'expatrier ainsi, s'engourdissent et passent l'hiver, comme les plantes, dans le sommeil ; d'autres enfin, en petit nombre, auxquels la nature a donné un tempérament assez dur pour qu'ils puissent affronter l'hiver et le traverser sans danger, reçoivent à cette époque les vêtements dont ils ont besoin pour ne pas souffrir des atteintes du froid, et changent leur nourriture légère de l'été pour une chaude fourrure de l'hiver. Ainsi se portent sur tout ce qui respire les soins intelligents de la nature dans cette saison de deuil, de froid et de disette. L'homme seul reste abandonné à ses propres ressources ; il est émancipé de la tutelle de la nature, et il se fait lui-même son sort. Quelques difficultés qu'il ait à vaincre, il ne peut se confier pour soutenir sa vie qu'en lui-même et en ses frères : la nature ne le connaît plus.

Aussi n'est-ce pas trop de la force qui résulte des efforts combinés de tous les hommes ligués en société, pour vaincre l'hiver. Isolez l'homme de ses semblables et laissez-le face à face avec la nature durant l'hiver, le malheureux succombera, ou bien, comme le font les brutes et comme le font aussi les sauvages du nord, il sera réduit à se creuser en terre un trou pareil à un tombeau, et à s'y enfouir avec quelque maigre réserve, dans la saleté, dans la gêne, loin de l'air libre et de la lumière du ciel. Certes, voilà un sort misérable ! Mais faites plus, laissant cet homme au milieu des autres hommes, elevez-le durement la meilleure partie du fruit de son travail, ou mettez-le hors d'état de pouvoir travailler utilement, et en même temps privez-le de toute aide et de toute protection, c'est alors qu'un sort digne de toute notre compassion se manifeste. Si l'hiver au milieu d'une campagne glacée, dépeuplée de tous ses habitants et de toutes ses splendeurs, devient semblable au domaine de la mort ; si l'hiver, dis-je, au milieu des plus affreux déserts que fasse la neige, inspire à notre esprit les plus hautes idées d'abaussissement et de désolation qu'il puisse concevoir, le spectacle de

l'hiver dans la demeure du pauvre est encore ce qui frappe le plus à fond notre cœur. Après avoir montré dans la demeure du riche un monde inconnu à la nature et non moins magnifique que celui auquel elle préside durant ses beaux jours, nous pourrions, en entr'ouvrant d'autres portes qui donnent aussi, hélas ! dans les rues de nos villes, plonger nos regards dans un monde de misère, d'affliction, de souffrance, bien différent du premier, et dont rien dans la création n'égale la tristesse. Si l'on ne devait estimer les choses que par les apparences matérielles, ne dirait-on pas que, d'un côté, il y a vue sur le paradis, et de l'autre sur l'enfer. Là ce sont des pauvres à demi-couverts de quelques haillons en lambeaux et plongés dans une cruelle atmosphère de froid ; ils n'ont aucun abri sous lequel ils puissent fuir, rien dont ils puissent tirer un peu de feu pour y réchauffer leurs membres roidis ; de pénétrants frissons passent dans leur sein et font frémir toute leur chair, et cependant les heures de la nuit, de plus en plus glacées, se succèdent lentement une à une, et le temps dépourvu d'espérance se traîne vers la mort. Ou bien encore c'est l' inanition dans ce qu'elle a de plus horrible ; des familles entières sans pain, et condamnées, malgré leurs impuissants désirs, à l'inaction et à la détresse qui la suit ; des estomacs dans le besoin et n'aspirant que le vide ; des enfants frappés par le jeûne dans la fleur de leur âge et se plaignant à leurs pères, comme dans la tour d'Ugolin, d'avoir faim et de ne pouvoir manger ; des nourrissons expirant sur les mamelles glacées et séchées de leurs mères ; de tous côtés enfin, des corps en tortures et des âmes en peine. Mais pourquoi chercherions-nous à descendre plus avant dans cette contemplation désolante ? Est-il quelqu'un si étranger aux infirmités de nos sociétés qui n'ait entrevu, au moins par quelque coin, le monde des pauvres durant l'hiver, et le plus simple aperçu de ces perspectives ne dépasse-t-il pas tous les tableaux que l'écrivain peut faire ? Autant nous avons de plaisir à insister sur ce qui fait l'orgueil et la joie du genre humain, autant il nous coûte de supputer ses plaies et de détailler ses misères. C'est un compte que chacun fait aisément dans son cœur, et qui est trop sacré pour que nous en voulions jamais faire une déclamation.

Mais quelle main ouvrira, non d'imagination, mais en réalité, les portes des lieux de délices pour en faire sortir une partie des biens qui y sont accumulés avec tant d'abondance, et les transporter jusque dans les lieux de pauvreté ? Quelle main ira dans la salle des festins, ramasser au moins les miettes négligées et tombées de la table pour les offrir au malheureux Lazare afin d'apaiser la faim, qui le dévore et de l'empêcher de souffrir ? Quelle main enlèvera au foyer resplendissant quelques tisons pour donner à l'indigent un peu de feu dans son triste logis et lui permettre de dégourdir un instant sur la flamme ses mains glacées ? Quelle main divisera en deux le manteau, et en détachera les plis fastueux et inutiles pour en couvrir les épaules transies de celui qui a besoin de vêtement et qui gémit dans l'abandon ? Quelle main étendant sur l'être isolé la protection que la nature lui refuse, le préservera du mal, et le tirera de ses angoisses ? Par quelle vertu, en un mot, la puissance humaine

faisant irruption au-delà de ces régions d'élite où nous la voyons si magnifique, étendra-t-elle son empire partout où il y a un homme dans la détresse, et bannira-t-elle la figure hideuse de l'hiver, même des réduits les plus secrets et les plus obscurs ? Ce n'est rien que d'être parvenu à faire régner çà et là dans le monde un éternel printemps, il faut parvenir à ce que l'hiver n'y fasse plus sentir nulle part ses impitoyables rigueurs. Il y a injure de la nature contre le corps entier du genre humain partout où elle ose frapper un homme ferme et valide. Laissons-nous donc pénétrer du sentiment de solidarité qui nous unit tous ensemble, et que notre but ne soit pas seulement d'être heureux, mais encore de nous opposer à ce que les moins fortunés de nos frères soient jamais victimes des odieuses brutalités de la nature physique. C'est l'esprit humain qui en créant les merveilles des arts et de l'industrie commence la victoire de l'homme sur les influences matérielles qui le gênent et lui nuisent : mais c'est la charité qui complète cette victoire en appelant tous ceux qui souffrent à participer au bienfait ; c'est l'esprit qui enseigne à mettre en réserve pour l'hiver toutes les provisions qui sont nécessaires pour ce temps de disette, mais c'est la charité qui enseigne à dresser des tables assez grandes pour que tous ceux qui ont faim puissent se rassasier : c'est l'esprit qui enseigne à faire régner dans l'air, même au sein de l'hiver, une douce tiédeur ; mais c'est la charité qui dirigeant la circulation de cette chaleur la conduit jusque dans la demeure des pauvres et allume, en l'absence du soleil, d'assez vastes foyers pour que tout le monde y ait place ; c'est l'esprit qui enseigne à élever des troupeaux et à faire avec leurs toisons de bons lits et de bons vêtements, mais c'est la charité qui, remédiant au dénûment où nous a laissés la nature, étend le manteau jusque sur les épaules de l'indigent, et permet à chacun de goûter en paix le sommeil sans être poursuivi jusque dans cette heure de repos par les atteintes de la froide saison ; c'est la charité qui achève la destruction de l'hiver et met la couronne sur le front de l'homme devenu le vainqueur du mal physique.



D'UN ARGUMENT CONTRE  
L'INSTRUCTION DU PEUPLE.

Au milieu du concert formé par les vœux de tous les bons citoyens en faveur de l'éducation populaire, on entend souvent dissoner un argument trop spécieux et en apparence trop charitable pour ne pas avoir séduit plus d'un sincère ami des classes pauvres, trop erroné et trop dangereux pour que nous n'ayons pas à cœur d'en effacer l'impression, nous dont la publication s'adresse particulièrement aux personnes qui font de l'enseignement public la pensée de leur vie.

Voici cet argument dans ses termes les plus habituels :

« L'instruction est souvent un présent funeste dans les classes inférieures. A peine le fils d'un paysan ou d'un ouvrier sait-il lire, écrire et compter, qu'il dédaigne la profession de son père ; ses parents eux-mêmes s'efforcent de le pousser hors de leur sphère ; ils veulent en faire un avocat ou

un médecin. De là l'encombrement de certaines professions, de là le nombre infini des jeunes gens qui végètent dans nos grandes villes, avec des prétentions exagérées que punissent les plus cruels désappointements, tandis qu'on peut craindre de voir délaisser les métiers mécaniques et l'agriculture.

Il n'est pas, nous oserions l'affirmer, un seul de nos lecteurs devant qui pareil raisonnement n'ait été fait; et plus d'un, peut-être, a pensé qu'il était difficile d'y répondre.

Cette réponse cependant est bien simple.

Pourquoi le fils d'un paysan ou d'un ouvrier, dès qu'il a reçu un peu d'instruction, se croit-il appelé à s'élever au-dessus de son père?

C'est que malheureusement, chez nous, un peu d'instruction est encore une exception; c'est qu'il suffit d'un peu d'instruction pour sortir de la ligne commune. Si le paysan et l'ouvrier savaient eux-mêmes ce qu'ils font apprendre à leurs enfants, ceux-ci ne se regarderaient point comme leurs supérieurs. Ces prétentions dont on se plaint, ces ambitions trompées ne sont donc pas le fruit d'un excès d'instruction; il faut les attribuer au contraire à ce qu'elle n'est pas assez universellement répandue. Grâce à l'éducation publique, le peuple est sorti de l'égalité d'ignorance; un progrès de plus, et il atteindra l'égalité d'instruction.

Il est un autre sujet d'inquiétude que nous devons aussi nous efforcer de dissiper.

Serait-il vrai que la culture de l'esprit inspirât du dédain ou de la répugnance pour les travaux mécaniques? Serait-il vrai que si tous les citoyens étaient parvenus à un certain degré de lumière, ils ne s'en trouveraient plus qui voulussent exercer les états de maçon, de cordonnier, de laboureur, etc.? Serait-il vrai enfin que, pour que certaines professions ne soient pas abandonnées, une classe nombreuse de la société doit être à tout jamais condamnée à l'ignorance et à l'abrutissement?

Oh! comme une erreur peut conduire jusqu'à l'inhumanité!

Du dédain pour les travaux mécaniques! Vous avez donc bien grande foi dans la perpétuité des préjugés, bien peu de confiance dans l'éducation morale destinée à les combattre? Cette éducation doit faire sentir à tous que tout citoyen qui travaille pour son pays acquiert un égal mérite à ses yeux. D'ailleurs, les professions mécaniques, quand elles seront exercées par des hommes dignement placés sur l'échelle de la culture intellectuelle, s'élèveront bientôt dans l'opinion à la hauteur de ceux qui les pratiqueront.

De la répugnance pour les travaux mécaniques! Tout au contraire. Ce n'est pas seulement parce que ces travaux, conduits avec plus d'intelligence, le seront aussi avec plus de profit, qu'on s'y attachera davantage: c'est parce qu'ils offrent en eux-mêmes, dans leur perfectionnement, un champ fécond où l'intelligence peut s'évertuer.—Mais ici les exemples parlent.—Dans aucune contrée les laboureurs agricoles ne sont poursuivis avec autant d'habileté et de fruit qu'en Suisse et en Écosse, deux pays qui se distinguent entre tous par l'instruction populaire.—On sait combien sont éclairés, nous dirons même *lettrés*, les ouvriers horlogers des cantons de Genève et de Neuchâtel.—Les États

de l'Europe où règne l'ignorance ne sont-ils pas les plus arriérés dans les arts et métiers? Et ne faisons-nous pas la même observation à l'égard de ceux de nos départements qui sont les plus ombrés sur la carte de M. Charles Dupin?

Diré que les professions mécaniques offrent peu d'attraits aux esprits éclairés, ce serait nier l'évidence. Ne voyons-nous pas la plupart des hommes que leur profession confine dans les études du cabinet, se créer eux-mêmes des occupations et des talents au dehors, et souvent les exercer avec passion? L'un tourne, l'autre cultive des plantes, heureux de pouvoir appliquer simultanément à ces travaux les forces de leur corps et celles de leur intelligence.

Mais sans doute les professions dont on veut parler sont celles que leurs désagréments ou leurs dangers rendent répugnantes pour tout le monde. Nous ne nous bornerons pas à dire que ces professions n'étant embrassées que par nécessité, ou parce que, moins sujettes à la concurrence, elles offrent plus d'avantages, tant que subsisteront ces avantages et ces nécessités, les professions les plus déplaisantes trouveront qui voudra les remplir. Une telle réponse nous satisferait peu; car nous pensons que ces nécessités fatales iront en diminuant pour cesser tout-à-fait.—Nous aimerions mieux puiser nos raisons dans un ordre moral plus élevé, et dire que l'éducation de l'ouvrier doit surtout lui apprendre à supporter avec courage les inconvénients de son état, et lui assurer en même temps des jouissances intellectuelles qui entrent en compensation. Nous aimerions mieux le comparer au soldat, dont le métier n'est certes exempt ni de dangers ni de privations, mais qui les subit sans se plaindre, parce qu'il est soutenu par le sentiment de ses devoirs, par l'estime dont jouit sa profession. Il existe une religion du soldat: comprenez aussi sur la religion de l'ouvrier quand vous aurez témoigné que son travail pacifique est en honneur auprès de vous autant que le métier des armes.

Mais ce n'est point le seul argument qu'il nous soit permis de faire valoir.

L'avantage le plus direct dont l'humanité soit redevable au perfectionnement des machines, c'est d'épargner à l'homme une partie (un jour peut-être la totalité) des peines et des périls auxquels l'exposent un certain nombre d'arts industriels. Le philanthrope Monthyon prenait ce saint emploi de la science lorsqu'il fondait un prix pour celui qui parviendrait à rendre un métier quelconque moins insalubre ou moins dangereux. Espérons que la vie et la santé de l'ouvrier cesseront d'être compromises, et que son travail physique étant suppléé par celui des mécaniques, il ne sera plus bientôt qu'une intelligence habile dominant et dirigeant la force aveugle.

Mais outre que les machines tendent à diminuer pour l'homme les labeurs les plus pénibles, elles ont aussi ce résultat de donner la même somme de production avec un moindre emploi de bras. Elles assurent à l'ouvrier des loisirs inconnus jusqu'ici et dont l'éducation lui apprendra à faire bon usage. Il est dans l'ordre des imperfections humaines que les travaux physiques et moraux soient répartis selon la différence des aptitudes; mais il est dans

l'ordre de la nature, qui tend à développer l'homme dans toutes ses facultés, que nul ne soit condamné à l'application exclusive de l'une d'elles. Que le savant, l'artiste, le littérateur entremêle ses médiations d'un exercice mécanique nécessaire à la santé de son corps ; mais que l'artisan et le cultivateur puissent aussi, pour la santé de leur intelligence, entremêler leurs travaux de lectures nobles et instructives, qu'ils puissent jouir des progrès de la science, apprécier les chefs d'œuvre des arts ; que le livre, le crayon ou le flûte figurent sur l'établi ou près de la charrue comme le tour et le cisseau dans la maison de l'homme d'études, l'arrosoir et la bêche dans son jardin.

Voici une société telle que la demandent nature et justice, une société où chacun acceptera sa position parce qu'il ne sera point deshérité des jouissances que réclame toute une moitié de lui-même, une société unie par un langage commun, par des habitudes communes de cœur et d'esprit.



*Pensées détachées de Plutarque sur le contentement de l'esprit.*

—On peut comparer l'homme qui n'est jamais content de son état à un malade inquiet que rien ne peut contenter ; si se fâche contre sa femme, il accuse son médecin d'ignorance ou de négligence ; son lit n'est jamais bien fait à sa fantaisie ; un de ses amis sera venu le visiter, et c'est là une visite qui l'ennuie et le fatigue ; un autre ne sera pas venu, ou il aura fait sa visite trop courte, etc., etc.

—S'il est permis de ce servir ici d'une comparaison un peu basse, comme ce n'est pas le pied qui se fait à la forme du soulier, mais le soulier qui se fait à la forme du pied, ce ne sont pas de même les divers genres de vie que nous avons embrassés, mais ce sont les différentes dispositions de nos âmes qui rendent la vie plus ou moins heureuse.

—Platon compare notre vie au jeu de dés ; ce n'est pas assez que le hasard favorise un des joueurs, il faut encore qu'il sache bien profiter des avantages que la fortune lui donne ; or, il n'est pas en notre pouvoir de disposer des événements, tantôt heureux et tantôt malheureux, selon que la destinée les règle, mais une sage modération nous apprendra à tourner à notre avantage ces mêmes événements, de quelque nature qu'ils soient.

—Dans la vie humaine les choses sont arrangées de façon qu'il y a toujours bien moins de personnes dont nous aurions à ambitionner le sort, qu'il n'y en a qui puissent nous porter envie.

—On dit souvent que le maniement des affaires publiques et l'embarras des affaires domestiques, sont autant d'obstacles au contentement et à la tranquillité de l'esprit ; mais ces biens, quelque précieux qu'ils soient, ne serait-ce pas nous les faire payer bien chèrement que de vouloir qu'une indolente oisiveté en fît le prix ?

—Pour délivrer l'âme de tout ennui, pour lui ôter tout sujet d'inquiétude et de mécontentement, il ne faut pas la condamner à vivre dans une froide indolence qui la rendrait insensible à tout ce qui pourrait intéresser ses parents, ses amis et sa patrie.

—Si l'éloignement des affaires était une des prin-

cipales causes du contentement de l'esprit, il serait donc vrai que les femmes devraient jouir d'une bien plus grande tranquillité que les hommes, puisque, renfermées dans l'intérieur de leurs maisons, elles passent communément leur vie tout entière dans l'inaction, ou du moins sans d'autre embarras que celui de prendre soin de leur famille. Et cependant l'ambition, la jalousie, la superstition, et mille autres idées qu'elles se mettent en tête, ne les livrent-elles pas continuellement à l'ennui, au trouble, à l'inquiétude, et souvent même aux plus violents transports de colère ?

Celui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée, ignore tout le bonheur qu'un homme peut recevoir d'un homme.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu cartes. Ils s'en servent tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, ils les jettent au rebut, et en veulent de nouveaux, qu'ils traitent de même—Young.

L'AMITIÉ DANS LE MARIAGE.

Heureux, et les plus heureux des mortels, ceux que la bienfaisante Destinée a réunis, et qui confondent dans un même sort leurs cœurs, leurs fortunes et leurs existences ! Ce n'est pas le dur lien des lois humaines, ce lien si souvent étranger au choix du cœur, qui forme le nœud de leur vie, c'est l'harmonie elle-même, accordant toutes leurs passions dans le sentiment de l'amour. L'amitié exerce dans leur sein sa plus douce puissance, la parfaite estime animée par le désir, l'inexprimable sympathie des âmes, la pensée rencontrant la pensée, la volonté prévenant la volonté par une confiance sans bornes. Que leur importent le monde et ses plaisirs, et sa folie ! Chacun des deux n'embrasse-t-il pas, dans l'objet qu'il aime tout ce que l'imagination peut se créer, tout ce qu'un cœur abandonné à l'espérance pourrait souhaiter ? Ne goûtent-ils pas un charme plus puissant encore que celui de la beauté, ou dans les sentiments, ou dans les traits animés par ces sentiments mêmes ? Vérité, bonté, honneur, tendresse, amour, les plus riches bienfaits de l'indulgence du ciel leur sont accordés ; et près d'eux bientôt s'élève leur postérité souriante, la fleur de l'enfance s'épanouit sous leurs yeux, et chaque jour qui s'écoule développe une nouvelle grâce. La vertu du père et la beauté de la mère s'aperçoivent déjà dans les enfants ! leur faible raison grandit à chaque moment ; elle réclame bientôt le secours de soins assidus. Délicieuse tâche de cultiver la pensée tendue encore, d'enseigner à la jeune idée comment elle doit croître, de verser des instructions toujours nouvelles dans l'esprit, d'inspirer les sentiments généreux, et de fixer un noble dessein dans une âme enflammée ! Ah ! parlez de vos joies, vous qu'une larme soudaine surprend souvent quand vous regardez autour de vous, et que rien ne frappe vos regards que des tableaux de félicité, toutes les affections variées de la nature se pressent sur votre cœur. Le contentement de l'âme, le repos de la campagne, une fortune qui suffit à l'élégant nécessaire, l'amitié, des livres, la retraite, le travail et le loisir, une vie utile, une vertu progressive et le ciel approbateur : telles sont les jouissances in-

comparables d'un amour vertueux ; c'est ainsi que s'écoulaient les moments de ces fortunés époux. Les saisons qui parcourent sans cesse ce monde en discorde, retrouvent à leur retour ces deux êtres toujours heureux ; et le printemps applaudissant à leurs belles destinées, répand sur leur tête sa guirlande de roses, jusqu'à ce qu'enfin, après le long jour printanier de la vie, arrive le soir serein et doux. Toujours plus amoureux, puisque leur cœur renferme plus de souvenirs, plus de preuves de leur amour mutuel, ils tombent dans un sommeil qui les réunit encore ; affranchis ensemble, leurs paisibles esprits s'envolent vers des lieux où règnent l'amour et le bonheur immortel.

### »»»»» Faits Divers.

**UNION DES CANADAS.**—La proclamation de l'union des deux provinces a eu lieu mardi dernier, 9 février ; mais c'est du 10 que datera la consommation de cet attentat contre les droits du peuple canadien. Cette date est fatale dans les destinées du Canada. C'est le 10 février 1763 que ce malheureux pays tomba aux mains des Anglais, et après 78 ans d'une lutte incessante pour maintenir son indépendance et sa nationalité, c'est encore le 10 février qu'il voit river le dernier anneau de la chaîne dont il ne peut se débarrasser maintenant qu'en la brisant.

C'est décidément Kingston qui sera la capitale des provinces-unies.—*Courrier des Etats-Unis.*

—La municipalité de Rennes a décidé, à l'unanimité, que la place de la mairie de cette ville reprendra le nom de *Place-Napoléon*, qu'elle portait sous l'empire.—*Id.*

—On lit dans les journaux irlandais : La semaine dernière, on a trouvé, à Collony, deux individus et un enfant morts de faim dans une maison. Ces malheureux avaient été, peu de jours auparavant, saisis d'une fièvre violente, et leurs voisins n'osèrent pas entrer dans leur maison pour leur porter secours, craignant sans doute de tomber aussi malades. Enfin, comme on n'entendait plus aucun gémissement, un homme se détermina à franchir le seuil de la porte, et là un spectacle épouvantable s'offrit à ses yeux : l'homme était mort sur son lit ; la femme et sa petite fille, à peine couvertes de haillons, mortes aussi, gisaient étendues sur quelques brins de paille qui recouvraient le sol. L'enfant était encore suspendue au sein de sa mère, comme si, au moment de sa mort, elle eût cherché encore à ranimer sa vie. . . . L'enquête qui a eu lieu a prouvé que ces trois infortunées victimes de la misère et de l'indifférence de leurs voisins étaient mortes de faim. Le père et la mère n'avaient pas même eu de l'eau pour étancher leur soif pendant les accès de la fièvre. Quant à l'enfant, un voisin entendit ses derniers cris le matin même du jour où l'on trouva son cadavre sur le sein desséché et tari de la malheureuse mère.—*Id.*

**M. ALEXANDRE.**—Cet artiste unique en son genre donna hier au soir sa dernière représentation en cette ville. Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit de ses talents mimiques ; nous ne parlerons pas non plus des applaudissements qu'il a reçus, si ce n'est de ceux qu'ont

provoqués certains passages d'une lettre qu'il est supposé écrire à un de ses amis en France, et qu'il lit comme ayant été publiée dans le *Fantasque*. Dans cette lettre dont la lecture est habilement introduite dans la pièce, M. ALEXANDRE parle du Canada, de l'accueil qu'il y a reçu, et de ses excellents habitants dans lesquels il a retrouvé des frères, faisant en même temps l'éloge de la partie anglaise de la population pour les qualités qui lui sont propres. De frénétiques applaudissements ont à plusieurs reprises interrompue la lecture de cette lettre, et ont témoigné à M. Alexandre la haute estime que l'on a pour son caractère, outre l'admiration que l'on a conçue pour ses talents sur la scène. C'est surtout dans une partie où M. ALEXANDRE parle de son ami VATTÉMARE, de ses travaux, de son désintéressement, de son zèle dans sa grande entreprise scientifique, que des applaudissements redoublés ont fait sentir que le peuple savait apprécier les efforts de M. VATTÉMARE et les avantages inappréciables de son système, et ont dû dédommager un peu l'ami des peuples des découragements qu'il se plaignait de rencontrer.

Nous espérons donc que notre population sera suivie ses applaudissements de quelque chose de plus agréables encore à l'ami de M. ALEXANDRE ; qu'on suivra le conseil qu'il a donné de tenir des réunions, à la fin d'obtenir une manifestation générale d'opinion en faveur de son entreprise. C'est aux jeunes gens qu'il appartient principalement de faire les premières démarches, puisqu'ils doivent le plus et les premiers profiter de la réalisation du système Vattémare en cette ville. Une forte manifestation d'opinion ferait peut-être revenir à des idées plus libérales les institutions scientifiques, sur la coopération desquelles on comptait, ou nous mettrait plus en état de nous passer d'elles si elles s'obstinaient à tirer de l'arrière.

Québec laissera-t-il dire que M. VATTÉMARE y est venu perdre un temps qui aurait produit tant de bien ailleurs ? Lorsqu'il est venu en Canada, toutes les grandes villes des Etats-Unis l'attendaient, le sollicitaient d'aller les visiter. Il a préféré venir dans un pays habité par d'anciens compatriotes, et les faire les premiers entrer dans la grande association scientifique qu'il a imaginée. Oh ! ce serait pour tout Québécois à se couvrir la face de honte, devant tout étranger ; ce serait confirmer les calomnies de nos ennemis sur notre apathique ignorance, si M. VATTÉMARE pouvait être venu en vain au milieu de nous. Non, il n'en sera pas ainsi. Notre indifférence n'a été qu'apparente, jusqu'à présent comme M. Alexandre a dû s'en convaincre hier au soir, nous nous repesions sur la bonne volonté de nos institutions scientifiques, mais maintenant qu'il paraît qu'elles ne veulent rien faire, en se refusant à faire ce qu'il faudrait, le public, sans distinction d'origine ni de parti, va prendre l'affaire en main, et aura bientôt réparé le temps perdu.—CANADIEN.

## Monseigneur de Nancy.

Tout que le maître de la vie a envoyé porter la joie et le bonheur dans nos pauvres cabannes; daigne abaisser ton oreille jusqu'à écouter la parole du chasseur de lours et du castor; mais quel plaisir pour toi, qui parles si bien, d'entendre les paroles d'un barbare sans esprit, et à qui on n'a montré qu'à bander l'arc et à manier le tamowhak.

Je sais bien que ma voix est indigne de pénétrer jusqu'à ton oreille; mais que veux-tu que je fasse? mon cœur est si plein de toi, qu'il force ma langue à te dire quelque chose. Et comment veux-tu que ma langue se taise, lorsque mon cœur rapporte tout ce qui se passe autour de moi?

Tu parais parmi nous, et tout se remue, tout est renversé; tout est changé; tout est renouvelé. Ta parole comme un doux ruisseau coule tranquillement la paix dans le cœur de l'homme juste, et si un torrent rapide elle se lance avec impétuosité, roule avec le fracas du gros tonnerre sur la tête coupable du pécheur épouvanté, le frappe, le renverse et l'entraîne aux pieds de nos pères qu'il avait méprisés jusqu'alors; dans ce moment ton bon cœur parle pour lui au Grand Esprit, et il en prend pitié, il descend, lui tend la main et le relève avec bonté. Ton apparition parmi nous a tout renouvelé notre village. La paix et le bonheur sont entrés dans les cabannes, où n'avaient régné jusqu'aujourd'hui que le désordre et le malheur.

Tu as rendu l'époux à la veuve et le père à l'orphelin. Tu as donné l'œil à l'aveugle, l'oreille au sourd, et le pied au boiteux. Ton passage trop rapide à travers notre village est marqué par des bienfaits sans nombre; tel que le soleil, ce feu bienfaisant du maître de la vie, tu ne t'es levé au milieu de nous que pour nous couvrir des rayons de ta bonté.

Mais qui es-tu? O homme incomparable! pour opérer des prodiges si grands? n'es-tu pas un homme comme les autres? avant de te voir, je croyais que tu devais être d'une taille extraordinaire; en te voyant, je fus surpris d'apercevoir un homme encore plus petit que moi.

D'où vient donc que tu fais de si grandes choses? C'est que différent à tous les hommes, ton cœur est si grand, ton âme si vaste qu'ils tiennent toute la place de ton corps. Pour moi, je crois que tu n'es fait que de cœur et d'âme, en conséquence le Grand Esprit repand en toi sa force et sa sagesse, et avec cela tu peux tout faire.

On m'a dit que dans ton pays les enfans ne t'aimaient pas, et que même ils avaient cherché à te faire mourir! ah! les mauvais enfans! les cœurs durs! Les enfans ingrats! ce sont eux qui méritent plutôt que nous le nom de sauvage et de barbare. O qu'ils sont à plaindre! qu'ils sont malheureux; de quelles larmes et de quelles grâces ne se sont-ils pas privés! Car quel bien aurais-tu mes fait à eux qui sont les enfans; si tu en assistant à nous qui sommes des étrangers pour toi; pourtant en mesure que tu veux en-

core aller les voir! ah! reste donc plutôt avec nous qui t'aimons, et abandonne les ces mauvais cœurs qui ne veulent que du mal, demeure avec nous et nous serons notre possible pour te rendre heureux; nous t'apporterons le choix de notre chasse, et de nos pêches, et une bonne provision de sucre et de miel, nous te donnerons tout ce que tu voudras; nous écouterons toujours ta belle parole; tu seras notre père et nous seront les enfans fideles. Mais je crains que l'amour de ton grand cœur ne l'emporte sur la malice de tes enfans, et que tu ne parles de parmi nous. S'il faut que nos yeux soient privés de ta présence, nos cœurs auront au moins le plaisir de te suivre partout, de s'attacher à toi, et d'être toujours avec toi. Puisqu'enfin tu pars, permets-moi de te dire au nom de ma Tribu, que nos guerriers pleins d'étonnement, nos femmes attendries jusqu'aux larmes, et nos petits enfans imitant leur exemple, s'unissent tous pour te souhaiter.

Que le Père des hommes, te conserve, qu'il te protège, qu'il te soutienne; qu'il t'envoie son ange tutélaire pour te guider et te conduire; que dans tes voyages, il t'accorde un beau temps et un ciel serein; qu'il éloigne de tes pieds tout ce qui pourrait leur nuire; qu'il ne permette pas à ton ennemi de te tendre des pièges; qu'il soit avec toi pendant ton réveil; que, lorsque tu dors, il veille à ta tête pour en écarter tout ce qui pourrait troubler ton sommeil; que tous les jours de ta vie il fasse couler dans ton âme le sucre de la joie, le lait de la paix et le miel du bonheur; qu'il te fasse voir autant d'été qu'il y a de cheveux sur ta tête; qu'il te conserve pour tous les enfans.

Pour nous rendre ton départ moins amer, promets-nous que tu reviendras nous voir si tôt que les arbres commenceront à fleurir, et que les petits oiseaux entonneront leur joyeux chants du printemps; reviens pour nos frères absents!

Nous, les Iroquois, nous avons bien eu le bonheur de te voir, de t'entendre et de ressentir les bienfaits de ta visite, mais notre frère! Algonquin, notre frère le Nepisang, et notre frère Abenaquis qui sont aujourd'hui à la chasse n'ont pas eu, eux, ce grand bonheur; à leur retour, nous leur dirons bien, qu'il est parti parmi nous un homme extraordinaire, un homme envoyé par le Grand Esprit, et à qui le grand esprit a donné son propre esprit; nous raconterons bien toutes les grandes choses que tu as faites; mais crois-tu, qu'ils croiront ces merveilles sans les avoir vues! Non! Perrettes grand! ils ne le pourront pas! Il faut que tu viennes toi-même; il n'y a que toi qui puisses les en convaincre. Reviens sans y manquer, nous t'attendrons les bras tendus vers toi, les yeux baignés de larmes, et les cœurs ouverts pour te recevoir; de même que des petits enfans privés depuis long-temps de leur père cher, tremblant de froid et à demi-morts de faim, pleurent, gémissent, se lamentent, ils l'appellent, le conjurent et le supplient de venir leur apporter du pain et les réchauffer contre son sein; ainsi nos cœurs affamés par la sécheresse féconde que tu as jeté, te désireront, appelleront et te supplient de

venir les rassasier de ce pain du ciel dont tu leur  
as déjà fait goûter la douceur.  
Que l'ange du grand maître soit avec toi, pour  
te ramener à nous.

Jusqu'au bonheur de te revoir, adieu.

AMARISSON,

Chef de la tribu des Iroquois.

Au Lac des Deux Montagnes,  
1er février, 1841. (*Amore des Canadas*)

## DERNIERE SEMAINE AUX Prix Coutants!

A commencer du 1er de Mars.

### Marchandises Seches.

Le soussigné offre en vente,  
à son magasin, rue St. Jean,  
no. 18, AUX PRIX COUTANTS,  
les marchandises suivantes :

Draps de diverses couleurs,

Casimir carreaulé,

ditto rayé, &c. &c. &c.

Tweeds de différentes qualités,

Draps de Pilette bleu, à l'épreuve

ditto ditto brun, de l'eau,

Couvertures de laine blanche,

Couvre-pieds blancs,

ditto de couleur,

Merinos Unis,

ditto fleuris,

Flanelle blanche,

ditto rouge,

ditto jaune,

ditto verte,

Causé blanc,

ditto gris,

Caleçons de flanelle,

Plads,

Camelot carreaulé,

Etoffe carreaulée pour manteaux de

Dames,

Châles de laine,

Gants de laine,

Bas de laine,

Velour de soie de couleur,

ditto ditto noir,

ditto de coton,

Patrons de mousseline de laine,

Mousseline de laine en pièce,

Gros de Naples de couleur,

Rubans,

Mouchoirs de soie, } une variété,

ditto de coton, }

Couil de fil,

Toile à draps, 10 quarts,

Toile fine d'Irlande,

Toile ouvree,

Naples de toile ouvree,

Puaine rayée et carreaulée,

Guillaume,

Coton jaune, double largeur,

ditto simple ditto,

ditto à tablier,

ditto à chemise,

ditto croisé,

Une grande variété d'indiennes,

Indienne à meuble,

Coton à doubler,

Stocks de soie et autres pour mes-  
sieurs,

Quate,

Millemole unie,

ditto carreaulée,

Laine, &c. &c.

Et une variété d'autres effets con-  
venables à la saison.

J. V. DELORME,

Québec, 27 Février, 1841.

Le soussigné informe respectueusement le public que  
son imprimerie renferme un matériel assez consi-  
dérable, et peut confectionner les ouvrages suivants, au  
plus court avis, dans l'une ou l'autre langue.

Affiches, grandes et petites; Livres, Pamphlets et Bro-  
chures de tout format et de toute grosseur; Catalogues  
lectures, Circulaires, Cartes pour invitation, aux uni-  
versités, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les  
cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc. etc.

J. V. DELORME,

Québec, 16 Janvier 1841.